

Béni, le voyageur des heures

Paris, 12 décembre 2019, 6 h 30

Résidence NF au 51, rue de Montmorency

Depuis cinq ans, Jérôme et sa femme occupent un appartement deux pièces, niché au deuxième étage de la résidence. La belle demeure compte aujourd'hui six appartements, situés juste au-dessus du restaurant Nicolas Flamel. Cette maison se dresse toujours aussi majestueusement rue de Montmorency, dans le 3^e arrondissement. Elle fait partie des plus anciennes bâtisses de Paris. Les rénovations et les transformations qui s'y sont succédées sont nombreuses : il est par conséquent difficile de dater avec précision l'origine de l'édifice. Une plaque fixée sur la façade en rappelle cependant le siècle primitif : fin du XIV^e siècle.

Ce matin de décembre, Jérôme est pressé. Il doit prendre l'autoroute A13 pour se rendre à Versailles. On l'attend en effet à 7 h 30. Debout, sa combinaison de motard déjà enfilée, il avale d'un trait une tasse de café dans la cuisine. Il fait encore nuit et il fait froid. Mais il doit partir maintenant.

« Chérie, à tout à l'heure ! » Il ne reçoit pas de réponse. Sa femme dort encore. Il quitte donc rapidement l'appartement pour rejoindre son rendez-vous. Après avoir dévalé les escaliers, Jérôme retrouve son maxi-scooter 500 cm³ en proie au gel. La veille, rentré tard du bureau, il savait qu'il devait repartir tôt le lendemain matin. Il avait

donc fait le choix de laisser son deux-roues à l'extérieur, sur le trottoir, tout près de l'entrée du restaurant. Il protégeait ainsi les oreilles et le sommeil des résidents au moment de la fermeture automatique des portes du garage. Le moteur de l'engin démarre. Jérôme fait une inspection rapide du scooter, en prenant garde de bien vérifier également ses valises et sacoches arrière. Casque attaché et visière rabattue, il enfourche la machine, prêt à partir. Il jette un dernier coup d'œil aux fenêtres du deuxième étage. Chez lui, les lumières sont encore éteintes. En revanche, l'appartement de la voisine laisse déjà passer l'éclairage matinal. Odile lui fait signe de sa fenêtre ouverte.

« Ça va Odile ? Un problème ? s'inquiète Jérôme, qui a dû relever sa visière.

— Bonjour. Non... ça ne va pas très bien.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— C'est Béni... Il n'est pas rentré hier soir. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. »

Béni est un chat. Il a un an. Jérôme le connaît bien. Odile a adopté le petit félin il y a six mois. Vivre seule dans un grand appartement lui était devenu éprouvant. Elle ressentait le besoin d'une présence vraie et forte. Son mari, Robert Faustinien, secrétaire général de la mairie de Dieulefit, l'avait quittée l'année précédente accidentellement, en faisant une chute difficilement explicable dans l'escalier très pentu de leur mas provençal. Le malheureux s'était précipité pour ouvrir la porte, pensant avoir entendu la sonnette d'entrée et avait raté la première marche. Le roulé-boulé lui avait été fatal. Odile se remettait de la disparition brutale de son mari et avait décidé de s'installer ici, dans cet appartement rue Montmorency. Elle avait vendu la maison de Dieulefit pour venir s'installer au cœur de Paris, d'où elle était originaire.

Un matin, dès l’ouverture, elle s’était rendue au centre de la Société de Protection des Animaux, situé rue de Turbigo, à proximité de la résidence. Elle avait demandé à voir quelques pensionnaires du refuge. Fallait-il choisir un chat ? Un chien ? Elle ne savait pas encore... Mais quelqu’un savait. D’ailleurs, il sait toujours...

Paris, six mois plus tôt

Refuge de la SPA, rue de Turbigo

L’employée bénévole s’appliqua à des explications nuancées.

« Si vous choisissez un ami chien, il vous sera fidèle. Il vous donnera beaucoup d’affection. En fait, s’il reçoit de votre part une bonne éducation, il sera votre compagnon, dans les liens de l’amour. Pour l’ami chat, ce sera un peu différent...

– Différent ? Comment ça ? questionna Odile...

– Le chat, vous ne le choisissez pas, il vous choisit ! Et le reste de son existence avec vous, il n’aura de cesse que vous exauciez ses maintes volontés.

– Vous exagérez peut-être un peu, là ?

– Non, je ne crois pas. Vous habitez dans un appartement ?

– Oui, à quelques rues d’ici, au-dessus du restaurant Nicolas Flamel.

– Rue Montmorency ?

– C’est ça ! Au deuxième étage de la plus vieille maison de Paris ! Vous connaissez ?

– Oui, très bien ! J’ai fréquenté ce restaurant si souvent, il y a de nombreuses années. Quelle coïncidence ! »

Alors qu’elles étaient en train d’échanger, Odile se retourna devant la cage d’un beau jeune chat noir, allongé sur le dos. L’animal fit entendre un mélange de ronronnements et de ronflements. Il avait une médaille

autour du cou. Il semblait écouter la conversation.

« Voilà, c’est Béni... Il a été déposé par un monsieur qui vit dans la rue, sans domicile fixe. Il venait de récupérer le chaton trouvé dans un sac plastique, accroché à une grille de Notre-Dame.

— Ah bon...

— Lorsque ce monsieur s’est approché du sac, il a entendu des miaulements. Il a découvert à l’intérieur les corps d’une chatte et de trois chatons. Un des trois chatons, celui aux yeux d’or, le fixait et était le seul rescapé. L’animal s’est mis à hurler de faim et de peur. Il était infesté de puces. Pas en forme, mais bien vivant ! Une petite médaille en argent lui pendait autour du cou ; y était inscrit sur une face son nom, et sur l’autre « Dieu le fit ». L’homme a traversé la moitié de Paris pour nous amener le chat qui était vraiment en piteux état. Il nous a expliqué que les chats et les chiens n’étaient absolument pas sa préoccupation. Mais lorsqu’il a vu Béni, une étrange impression l’a saisi : ce n’était plus l’affaire de sa propre volonté. Son intuition du moment semble l’avoir fait basculer dans une autre dimension. Le chat a conduit ses pas au refuge.

« Et qu’est-ce qui s’est passé, après ? »

Le chat se réveilla et s’assit contre les barreaux de la cage. Il observait Odile avec insistance, silencieux et immobile.

On avait l’impression qu’il réfléchissait et qu’il sondait l’âme d’Odile.

« Il me regarde bizarrement, là, vous ne trouvez pas ?

— Non, il nous écoute simplement. Et je crois que vous l’intéressez. Ou qu’il est peut-être intéressé par votre appartement, rue de Montmorency, qui sait ? Pour en finir avec les présentations, je dois vous dire que Béni a été rasé pour traiter sa colonie embarquée de puces. Mais il a attrapé le coryza chez nous. Le vétérinaire nous avait alertés : s’il ne se remettait pas dans un délai d’une semaine,

nous étions dans l’obligation de l’euthanasier.

– Et donc, il s’est remis...

– Non, pas vraiment. Au fil des jours, son état ne s’est pas amélioré. Quand le vétérinaire est revenu, il a finalement décidé de le piquer.

– Non, ce n’est pas possible !

– Si, malheureusement. Le matériel était déjà sorti de sa sacoche. Mais au moment d’accomplir son acte, l’aiguille a ripé sur la médaille que le chat portait au cou. Le vétérinaire s’est piqué lui-même.

– C’est pas vrai ? !

– C’est la vérité. Nous avons dû appeler les pompiers, et le vétérinaire en a été quitte pour une semaine à l’hôpital. Après cet événement, nous avons décidé de sauver la vie de Béni. Le chat n’en a d’ailleurs pas voulu au vétérinaire...

– Vous voulez dire quoi ?

– Que les liens d’amour qui unissent Béni à tous les êtres humains sont aujourd’hui encore plus forts. Mais il lui manque quelque chose...

– Quoi donc ?

– Peut-être un lieu à trouver. Ou à retrouver... »

Béni, se mit à miauler, comme s’il souhaitait se mettre en contact avec les deux femmes. L’employée ouvrit la cage et le chat en sortit tranquillement. Il fit quelques mouvements circulaires autour d’Odile, puis stoppa net devant elle. D’un bond, il lui sauta dans les bras. Odile eut l’impression que le temps s’arrêtait. Elle câlina Béni qui se blottit tendrement dans ses bras. Elle pencha la tête sur celle du petit félin et lui chuchota au creux de l’oreille : « C’est d’accord, tu peux venir à la maison ! »

En se retournant, elle s’aperçut que l’employée du refuge avait mystérieusement disparu. Odile douta même de sa présence. Avait-elle jamais été présente ? Elle regagna l’accueil, le minou toujours dans les bras.

« Bonjour Madame, vous êtes passée par la porte de derrière ?

– Non, c’est votre collègue qui m’a amenée aux cages.

– Mon collègue ? Ça ne risque pas, je suis le seul “humain” de service aujourd’hui, mais gardez le chat, il n’y a pas de problème... »

Béni lui griffait légèrement les avant-bras, dans un ronronnement énergique. Odile remplit en quelques minutes les papiers d’adoption, sans poursuivre la conversation un peu bizarre avec le gardien du refuge. L’heure qui suivit, Béni faisait le tour du propriétaire, rue Montmorency.

Le temps se fraye un chemin entre le passé, le présent et ce qui, d’ici peu, leur appartiendra déjà. Des portes sont entrouvertes. Mais leur passage ne se trouve pas toujours là où on le cherche. Le temps est béni. Le temps est sacré. Le temps est alchimique, peut-être l’alchimiste. Tout ce qui le traverse, également. Comme cette pierre, singulière, fait ricochet sur l’eau, le temps fait danser ses ondes, plusieurs fois lustrales, silencieuses et murmurantes...

Paris, 12 décembre 1382, 18 h 30

Maison Flamel, au 51, rue de Montmorency

Nicolas Flamel, bourgeois parisien, naquit dans le siècle de la peste noire et de la guerre de Cent Ans, sans qu’il en fût directement victime. C’est aussi la période, plus heureuse, des ateliers laïques de copies et d’enluminures, dont le travail n’était plus l’apanage des monastères. Flamel fut écrivain public et copiste. Il prêta serment à l’Université de Paris qui lui conféra le titre de libraire-juré. Il mena une carrière prospère. Son mariage avec une riche veuve, Pernelle, enfla sa fortune. Celle-ci fut principalement destinée à des réalisations immobilières, pour y accueillir les personnes les plus démunies. La maison du 51, rue de

Montmorency, fait partie de ces fondations pieuses et... alchimiques à la fois. Flamel devint un célèbre alchimiste qui insuffla la vie et une âme en ce lieu. Le deuxième étage de la maison livre, de temps en temps, ses secrets. Et peut-être d’anciens manuscrits...

Depuis quelques années, Flamel avait développé une théorie sur la relativité des heures et du passage dans le temps. Son hypothèse et ses travaux ne visaient pas le commun des mortels. Les « êtres » concernés faisaient le voyage grâce à l’absorption d’une substance minérale. Il était aidé dans ses recherches par son disciple Faustino. En serviteur dévoué et intelligent, l’assistant s’était d’ailleurs habitué à l’univers et à l’originalité de son maître. Faustino était bien « installé », lui, dans son temps, en cette fin de XIV^e siècle. Flamel pas tout à fait...

« Maître, vous m’avez mandé ?

— Oui, va prestement quérir le visiteur à la porte, Faustino !

— Quel visiteur ?

— Celui qui va faire danser le heurtoir de la porte dans quelques minutes...

— Bon, *or i allons !* »

Faustino descendit l’escalier quatre à quatre. Il actionna vigoureusement la poignée et ouvrit la porte... Personne ! Quelque peu agacé et moins énergique, il remonta au deuxième étage, haletant. Les marches défilaient lentement sous ses pieds. Le cabinet alchimique de son maître était bien haut perché, pensa-t-il. Il devait absolument en faire la remarque à son maître.

« Maître ! Soit je suis un nigaud, soit sorceresse est passée devant la bâtisse. *Mortecouille !* C’est un coup de Jarnac... Il n’y a personne, et votre cabinet est très haut perch... »

Mais il n'eut le temps de lâcher qu'à moitié son message d'agacement et de regret. La scène le stupéfia : devant ses yeux, Flamel était en train de caresser le beau petit chat noir aux yeux d'or. Il y a tout juste une semaine, son maître avait décidé de recueillir le petit félin à la maison. Paisible, le chat restait assis au milieu des tubes, coupelles, pinces et autres alambics en verre et terre cuite. Flamel lui parlait tendrement et lui servait un peu de lait dans une coupelle. Calme, le chat était assis, silencieux. Il fixait Flamel, de ses beaux yeux.

L'alchimiste lui chuchotait :

« Alors Béni, des malaventures pour toi, en ces vêpres ? Ça ronronne beaucoup, tu as dû bien voyager. Tu veux ta bonne pitance, mon fillot ?

– Maître ! Ce chat est un maroufle, il est sans vergogne ! C'est lui qui a dû malmener le heurtoir !

– Ah oui, Faustino ! Notre nouvel ami a encore décidé de prendre un autre chemin, plus temporel, pour venir à sa pitance. Et je crois qu'il devient un peu fripon. Désolé, mon Faustino !

– Coquin de Béni ! s'esclaffa Faustino, qui reprit ses esprits et son souffle.

– Au fait, tu as fini son pentacol ?

– Oui, maître. Je l'ai donné à Dam Pernelle, elle doit vous l'apporter.

– J'ai besoin encore d'un peu de poudre rouge. Il faut aller m'en chercher. Et reprends-moi un autre athanor. Nous avons le bon mélange maintenant. Et ce Béni est un vrai gourmand. »

Pernelle, l'épouse de Flamel, croisa Faustino dans les escaliers.

« Bonjour, Dam Pernelle !

– Bonjour Faustino ! Mais où donc volez-vous comme cela ?

– Dans les Ténèbres...

– Malheur! Ne fatrouille pas comme ça, gredin, ça pourrait être vrai! Les Ténèbres nous entourent, ils peuvent nous croquer à tout instant. »

Elle rejoignit son époux.

« Alors, Nicolas, Béni est de retour? Je t’apporte son pentacol. Je l’ai fondu avec amour. Comment pourrait-il en être autrement d’ailleurs avec ce minou?

– Oui, il apprécie vraiment la poudre de mercure, et l’amour est l’adjuvant central...

– J’en suis satisfaite!

– Je ne sais toujours pas où il batifole! Mais je sais qu’il ne change guère de lieux. Il traverse uniquement les heures... Un jour, il faudra que je convoitise un autre breuvage pour tenter de le faire parler!

– Peste soit, Nicolas! Tu te prends pour le Très Grand?

– Tu as raison. Si Dieu ne lui a pas permis la jactance, c’est sans doute pour une bonne raison. Mais il lui a donné le ronronnement d’un petit tigre, et le goût du lait... chaud! »

Béni, accaparé par sa coupelle, savourait son lait. Ces yeux couleur or étaient plus étincelants que jamais. Flamel et Pernelle s’émerveillèrent de voir leur chat se rassasier. Ils évoquèrent une nouvelle fois l’épisode magique de la semaine précédente. Flamel avait eu l’idée de mener une expérience un peu spéciale... Selon un calcul précis des proportions, il s’agissait de mélanger un liquide chaud avec une once de poudre philosophale. Cette dernière provenait d’un morceau de pierre transmis par un alchimiste italien. L’idée du lait chaud vint de Pernelle. Cette dernière l’avait bien compris : Béni était bien différent de tous les autres chats. Mais pour quelle raison? Mystère... Était-ce parce qu’il était le seul à exprimer si fortement son besoin de contact avec le genre humain? Béni désirait

cette chaleur et la présence d'amis humains. Le lait et les caresses étaient une communion. Béni savait aussi prodiguer toutes ses chaleureuses attentions. Flamel en avait formulé une hypothèse alchimique : la parole du cœur et la pierre philosophale ont la capacité d'ouvrir certaines portes du temps. Dès son arrivée, Béni avait élu domicile dans le cabinet du maître. On lui avait proposé un confortable panier en osier. Il s'y était installé, sans une once d'hésitation. Tout près des récipients, il observait des heures durant et minutieusement les flammes des athanors. Il raffolait de la préparation. L'alchimiste la lui servait tous les jours.

« Ce pentacol va très bien à ce petit minou, s'attendrissait Pernelle qui venait de mettre à Béni sa petite médaille.

– Bien sûr, et “Dieu le fit” est le message qu'il semble souhaiter annoncer à travers tous les âges.

– Je crois que c'est lui qui m'a soufflé le mot...! »

Béni disparut subitement au cours de cette fameuse soirée, sublimé dans les airs, sous les yeux ébahis du couple.

« Ce chat est béni de Dieu! s'exclama Flamel. Il va disparaître et réapparaître au fil des heures, j'en suis certain! Béni soit-il!

– Et Béni est son nom! » s'exprima Pernelle d'une voix forte.

Joie, lait magique, amour et « entrouvert », d'une autre dimension, emplirent dès cet instant la maison Flamel. Le chat voyageait à travers les heures, tout en savourant cette potion alchimique.

Au fil des semaines marquées par ces voyages temporels, le couple alchimiste, Faustino et Béni retrouvèrent une

vie presque normale dans la série des expériences spatio-temporelles.

« Petit félin, tu fais vraiment ce que tu veux! », lui répétait souvent et affectueusement Pernelle. Elle ne quittait plus le chat dès qu’il réapparaissait dans la maison.

« Tu es là, tu n’es pas là... Mais je sais que tu reviens toujours pour nous retrouver et aussi un peu pour retrouver ton franche-repue de laid tiède, aux effets magiques, mon beau Béni! »

Flamel et son assistant terminaient le collage des dernières pages d’un manuscrit présentant les récits des apparitions et réapparitions successives de Béni ainsi que les secrets de la préparation de la potion.

L’alchimiste fut convaincu qu’il venait de faire la découverte du juste mélange et de la juste absorption, pour une parfaite application alchimique de la pierre philosophale. Dans son ouvrage, tout était retranscrit.

Béni avait donc la capacité de voyager dans le temps. Mais il semblait se rendre constamment au même endroit, au 51 rue de Montmorency, en empruntant chaque jour différentes routes temporelles, pour mieux y revenir, sans vraiment en partir.

Nicolas Flamel, Pernelle et Faustino vécurent plus de quarante ans avec Béni dans cette maison. Le chat ne vieillissait pas. Pernelle décéda en 1397. Son mari lui fit construire un tombeau au cimetière des Innocents. Béni décida de vivre à proximité de la dernière demeure de Pernelle. Faustino décéda quelques années plus tard et fut également enterré au même endroit. Tous les jours, sans faiblir, Flamel venait se recueillir sur la tombe de son épouse. Le petit félin, fidèle lui aussi, le retrouvait

sur les tombes et recevait son breuvage alchimique. Au cimetière, le ronronnement du chat devint une douce musique. On eut dit qu'elle se confondait avec le léger bruissement des feuilles que le vent d'automne faisait virevolter. Au printemps, le chant des oiseaux se mêlait à cette orchestration harmonieuse. L'alchimiste mourut le 22 mars 1418. Au lendemain de sa sépulture, on ne revit plus jamais Béni en ce lieu, pas davantage qu'on ne l'entendit. Cependant, une rumeur locale laissait entendre qu'il avait été recueilli par des habitants proches du cimetière, déménagés en Drôme dans une petite ville sur la route de Nyons... la bourgade de Dieulefit.

Paris, 12 décembre 2019, 6 h 30 devant le restaurant « Nicolas Flamel », au 51, rue de Montmorency.

« Odile, je dois partir maintenant, je suis en retard. J'espère que Béni va réapparaître.

— Oui, j'espère aussi... Béni, mon chéri, reviens. Où es-tu? »

Jérôme, parvenu au carrefour, file vers l'ouest parisien. Au bout d'une demi-heure, il roule déjà sur l'A13. Tout à coup, il ressent une vibration à l'arrière de son scooter. Il prend la première sortie et fait un arrêt sur le bas-côté. Il coupe son moteur, ôte son casque et inspecte une nouvelle fois son véhicule deux-roues. Il a du mal à y croire : il entend clairement un ronronnement qui semble venir de sa sacoche arrière droite.

« Mais... c'est toi, Béni? »

En l'ouvrant, il découvre le chat noir aux yeux d'or, emmitouflé dans une couverture et paisiblement installé au fond de la sacoche. Le petit félin regarde tendrement Jérôme, les yeux mi-clos. Il continue de ronronner.

« Béni, comment tu t'es retrouvé là? J'appelle Odile! Elle va être heureuse, ta maîtresse! Et je te ramène chez toi! Le

bureau ne va pas me voir tout de suite, je crois. On repart, sacré chat ! T’es une vedette, toi ! »

Jérôme n’en revient pas. Agenouillé, il a refermé très soigneusement sa sacoche pour ne pas blesser Béni. Il se met à composer le numéro sur son clavier de téléphone mobile. Soudainement, quelque chose l’abasourdit. Impossible de se relever. Les bruits de l’autoroute disparaissent complètement. Un silence l’enveloppe.

« Odile ? C’est vous ? Je... je... rentre... Vous allez être... très contente... Béni est avec moi. Il s’était caché dans une sacoche de mon scooter... Oh, la, la... Je me sens... bizarre.

— Oui, je sais, Jérôme, je vous vois ! Je suis juste au-dessus de vous. Vous m’avez déjà appelée, il y a plus d’une heure. Je vous remercie sincèrement d’être revenu sur vos pas. Montez donc quelques secondes. Vous devez vous reposer un peu !

— Quoi ? Mais je suis où, là ? »

Le téléphone en main, il entend toujours Odile lui parler. Il parvient finalement à se redresser et à reprendre un peu ses esprits, en regardant tout autour de lui. Il aperçoit Odile à sa fenêtre du deuxième étage, en train de lui faire signe ! Il est donc revenu, par une autre porte, au 51, rue de Montmorency, d’où il est parti ce matin ?

« Vous prendrez bien un lait chaud avec nous ? Béni est déjà là, allez venez, nous vous attendons. »

Béni avait décidé de ne plus voyager seul dans le temps.